

madame ! ces pauvres gens sont très fiers et n'accepteraient pas une aumône. Mon fils a été obligé, pour leur venir en aide, de déguiser ses bienfaits.

— Si j'osais vous prier de disposer, en leur faveur, de quelques louis...

— Ce serait de grand cœur ; mais ils les refuseraient, j'en suis sûre

— Que me conseillez-vous donc, madame.

— Ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de leur fournir de l'ouvrage, quand elles seront rétablies. Je les crois très bonnes couturières...

— Vous avez raison, dit la baronne avec empressement ; comptez sur moi.

Elle prit sur son carnet le nom et l'adresse de ceux qu'on lui recommandait, et se leva.

— Maintenant, madame, dit elle, il ne me reste plus qu'à m'excuser de mon importunité.

— Que devrai-je dire à mon fils, madame ? demanda la veuve.

— Rien. Je désirais seulement savoir quand il serait de retour...

— Alors vous reviendrez ?

— Certainement.

— Quel jour ?

— Je ne sais pas au juste.

— Veuillez du moins me laisser votre nom pour qu'Adrien sache...

— Oh ! c'est inutile, madame, il ne nous connaît pas.

A ces mots, elle prit la main d'Hélène.

XIV

LES SURPRISES DU RETOUR

Mme de Vorcelles et sa fille avaient si brusquement quitté la place que la mère d'Adrien eut à peine le temps de les reconduire jusqu'à la porte du pavillon.

Elle demeura quelques secondes sur le seuil, un peu surprise de cette retraite hâtive, vit ces dames monter dans la riche voiture qui les attendait, et entra enfin, sans pouvoir s'expliquer quel caprice les avait amenées, quel caprice les éloignait.

Elle reprit son travail, sans chercher plus longtemps le mot de cette énigme, se promettant bien d'instruire son fils de cette visite, aussitôt qu'il serait arrivé.

Adrien ne tarda guère : fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa mère, il arriva le soir du cinquième jour.

Il aurait pu prolonger son séjour au château, mais il avait de trop bonnes raisons à alléguer pour rester plus longtemps dans une maison et chez un hôte qui ne lui plaisaient sous aucun rapport.

Cependant, par égard pour Gustave qui l'avait présenté, il eut le bon goût de ne pas manifester l'insurmontable antipathie qu'il éprouvait. Il crut même remarquer que, dès le troisième jour, Raymond se montrait envers lui plus affable qu'il ne l'était envers ses autres invités.

Il ne pouvait pas se douter que ce redoublement de grâce et d'amabilité coïncidait directement avec le retour de Firmin, qui était venu rendre compte à son maître du résultat de sa mission.

Raymond avait ressenti de son échec un cruel désappointement. Il n'avait pas osé s'en assurer auprès de l'artiste, mais il pressentait que celui-ci connaissait tout ou partie de ses relations avec Lucie Dorval.

Or il avait mis tant de soin à cacher cette liaison aux yeux du monde qu'il n'était pas sans inquiétude sur le parti qu'Adrien pourrait tirer de cette découverte, ayant surtout à sa disposition, et pour ainsi dire sous la main, des témoins aussi compromettants que la veuve et sa fille.

Le comte chercha donc à effacer, par ses attentions et ses prévenances, la fâcheuse impression que cette scandaleuse et touchante histoire avait produite sur l'artiste.

Lorsque Adrien quitta le château, Raymond lui serra la main avec une effusion hypocrite et lui fit remettre par son garde une bourriche de gibier, garnie des morceaux les plus délicats.

Filets de sanglier, cuissots de chevreuil, levrauts, bécasses, l'artiste emportait des vivres pour plus de quinze jours. Il est vrai qu'il avait été le roi de la chasse.

Grâce au bienveillant concours et à la profonde expérience dont le prince Cachemire lui avait donné des preuves, Adrien s'était toujours trouvé placé au bon endroit.

En effet, le rajah ne l'avait pas quitté. C'était Adrien qu'il avait choisi pour compaguon de route, c'était avec Adrien qu'il avait le plus souvent et le plus longuement causé, c'était pour Adrien qu'il avait montré une prédilection marquée.

Aussi, lorsque, la veille de son départ, l'artiste annonça au comte qu'il était obligé de retourner à Paris le lendemain, le prince qui l'avait accompagné, et de Coissy qui l'avait amené, prétextèrent de leur côté d'affaires indispensables et déclarèrent qu'ils partiraient avec lui.

Le lendemain, en effet, une voiture les attendait et les conduisit au chemin de fer.

Le nabab procéda pour le retour comme il avait fait pour l'aller, et loua pour lui un compartiment tout entier, dans lequel il invita les deux amis à monter ; de sorte que, à part les libéralités qu'il avait faites à la vénerie et à l'antichambre du comte, Adrien n'avait rien dépensé pendant son voyage.

Il avait cru s'apercevoir que le prince était pressé de prendre congé du comte, et qu'il avait saisi avec empressement l'occasion qui se présentait.

Pourtant l'Indien ne lui avait fait aucune confidence, et, depuis le soir de leur arrivée, n'avait pas une fois ramené la conversation sur la famille Dorval ou sur l'arme dont l'artiste se trouvait détenteur.

Quant à de Coissy, il n'était pas fâché non plus de sortir de la fausse position dans laquelle il était placé.

Il comprenait bien qu'Adrien ne pouvait que détester cordialement Raymond, depuis que celui-ci avait manifesté hautement l'intention d'épouser Hélène. Il comprenait également que le comte ne pardonnerait pas à l'artiste d'avoir éventé le secret de son amour avec Lucie, ni l'épithète de misérable dont il avait accentué son récit.

Témoin des gracieusetés que Raymond avait prodiguées à Adrien, de Coissy ne se dissimulait pas que ni l'un ni l'autre de ces deux hommes n'était réellement dupe de leur apparente cordialité.

Tout ce qu'il demandait, c'était que la corde ne se tendit pas trop pour rompre en sa présence.

Aussi ne respira-t-il librement que lorsque l'express l'emporta vers Paris.

Encore était-il fort intrigué.

S'il ne craignait momentanément plus qu'une collision éclatât entre Raymond et Adrien, il ne pouvait pas s'expliquer les préférences que le prince avait ostensiblement montrées pour son ami.

Il soupçonnait bien entre eux quelque vague connivence, depuis le soir où le nabab avait sollicité de l'artiste un entretien particulier, mais il ne s'expliquait pas quel lien primitif pouvait exister entre deux hommes qui ne s'étaient jamais vus.

Le retour fut donc de beaucoup plus silencieux que le départ. Chacun d'eux songeait à ses préoccupations personnelles, lorsque Adrien rompit brusquement le silence.

— A propos ! s'écria-t-il en s'adressant au nabab, je n'ai pas vu votre intendant.

— Ce n'est pas étonnant, dit le prince, Berger est à Paris depuis hier.

Le jeune peintre ne répliqua point, mais la question qu'il venait de poser indiquait clairement la nature des réflexions auxquelles il se livrait.

Bien certainement, au moment où il poussa cette exclamation, il pensait au prince et au singulier personnage dont il était presque toujours accompagné.

Il avait interrogé de Coissy sur ce factotum étrange, dont il avait à peine entendu la voix, et qui semblait jouer auprès de son maître un rôle muet.

Gustave, qui ne savait rien, ne lui avait rien appris à cet égard, si bien qu'Adrien en fut réduit à observer.